

CONCOURS DE NOUVELLES 4^e

Thème : écrire à partir d'un tableau

Choisissez l'un des quatre tableaux suivants puis imaginez une nouvelle d'une page à partir du tableau choisi.

La nouvelle respectera les caractéristiques du genre et pourra être réaliste, policière, fantastique, etc... Le récit doit être cohérent par rapport au tableau choisi. Un minimum de 30 lignes est attendu. A la fin de votre nouvelle, vous mentionnerez le tableau qui a été choisi :

« D'après l'œuvre de »

Tableau n°1 : La Mauvaise nouvelle, Jean-Baptiste Marie Pierre



Tableau n° 2 : Nighthawks (Oiseaux de nuit), Edward Hopper

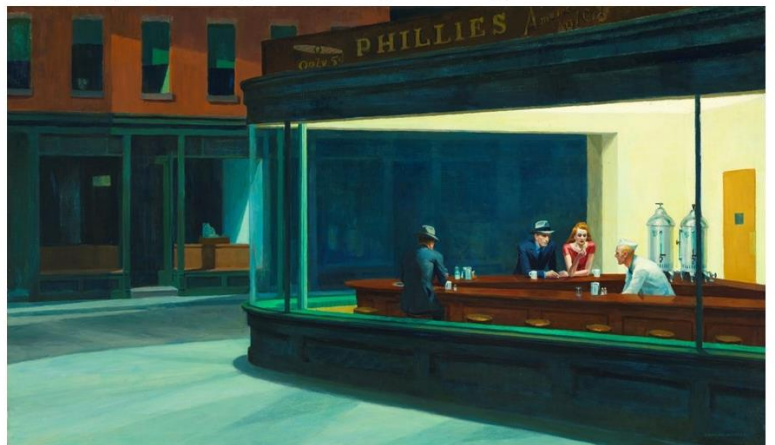


Tableau n° 3 : Bal au Moulin de la Galette, Auguste Renoir



Tableau n° 4 : Le Radeau de la Méduse, Théodore Géricault



TEXTE 1 – Keziban Guldur

QUI ?

Les ténèbres avaient enveloppé la voûte céleste de leurs béantes ailes noires, plongeant ainsi la ville dans une nuit totale. Les étoiles perdues à l'horizon n'avaient parsemé le ciel sinistre cette nuit-là, abandonnant seul l'astre au front d'argent et sa faible lueur blanchâtre éclairer la nuitée. New York était animée par les sons aigus des gyrophares policiers, alors que les teintes bicolores et symbolique des lumières étaient reflétées que très faiblement dans le ciel ébène. Une atmosphère figée régnait dans le *diner*, cerné par la grande vitre luisante laissant transparaître les quatre individus y demeurant. La devanture du restaurant était ornée de la marque « Phillies », dans une simple calligraphie au ton jaunâtre, accompagnée par le slogan « Seulement 5 ¢ ». Le silence résonnait, appuyé par le mutisme pesant des clients, pourtant dérangé par le tintement des verres, dans lesquels un liquide carmin similaire au sang était remué au gré des mouvements des invités. La ruelle déserte était illuminée par la lumière tamisée qu'émettait le *diner*, s'aventurant entre les murs de l'allée New-Yorkaise. Pourtant, l'ambiance tendue était accentuée par les éclats de voix provenant de l'écran suspendu au coin supérieur gauche du restaurant, diffusant les infos lointaines que procurait la présentatrice de la chaîne.

- « Aujourd'hui, aux horaires de midi, les policiers ont retrouvé un nouveau corps, marqué par la même signature que toutes les autres victimes : un « K ». L'auteur.e des crimes est malheureusement toujours anonyme, cependant, les inspecteurs ne lâchent pas l'affaire. » annonça la femme brune d'un ton neutre, en feuilletant ses papiers.

La rousse accompagnée de son mari eu un vif tic, où ses yeux s'écarquillèrent un millième de seconde. Autant triturait-elle déjà les mèches flamboyantes qui traînaient sur son front humide, sa jambe dénudée vint frénétiquement tapoter la surface de quartz poli qui composait le sol du restaurant.

- Chérie, je suis sûr que ce sont des rumeurs...
- Et tu penses qu'ils lancent des rumeurs comme ça pour rire, Ryan ?! s'indigna la femme, un sourire se dessinant très brièvement sur ses lèvres, pendant qu'elle plaçait sa tête au sein de ses bras.
- Les infos ne disent pas toujours la vérité.
- Ah ouais ? alors comment t'expliques les meurtres récents ? s'indigna-t-elle immédiatement, redressant son visage pour le pivoter *presque* furieusement vers son interlocuteur.
- Ça doit être une erreur, ou un malentendu...
- Encore un verre, s'il vous plaît, sollicita froidement la jeune femme rousse.
- Tout d'suite, madame.
- Et, pourriez-vous éteindre la télévision, aussi ? ajouta-t-elle, anxieuse à l'idée que son statut soit dévoilé.
- Navré, mais d'autres clients ont l'air de s'intéresser aux actualités...refusa poliment l'homme, que trop conscient sur la règle d'or qu'il s'était imposé : « le client est roi ». Cependant, il était bien contraint de laisser la journaliste poursuivre ses captivantes nouvelles, puisque lui-même semblait curieux de connaître l'identité du danger qui rodait dans les rues de sa ville.

Après tout, le client n'était roi que s'il payait avec des couronnes, et ce n'était pas le cas de cette hautaine femme.

Il saisit prestement le verre en coupe de sa cliente, au dessein de le servir, une seconde fois. Et du coin de l'œil, Kate aurait juré avoir discerné un bref sourire animer les fines lèvres gercées de l'homme, pendant que celui-ci empoignait le robinet fixé au baril à vin. Et la nature méfiante de la rousse ne put s'empêcher de sauter sur le vieil homme, alors qu'elle commençait déjà à plisser les yeux, discrètement.

Le Barman vint docilement déposer le récipient sur le comptoir, accordant un regard poli à la femme aux cheveux flamboyants, avant d'empoigner son carnet et de souplement y noter quelques mots.

- Qu'est-ce qu'y a, Kate ?
- Il est bizarre, ce mec, accusa la fiancée, totalement aisée dans sa comédie.
- Détends-toi, un peu...tu vois des tueurs et des meurtres partout, tu soupçonnes tout le monde...tout va bien, chérie...déclara sournoisement l'homme, implicitement amusé par le comportement de sa compagne.
- Toi aussi, t'es farouche, ajouta nettement la femme, détachée.
- Tu m'soupçonnes, chérie ?
- Oui, Ryan, je doute de tout l'monde, c'est toi qui l'as dit, n'oublie pas, rétorque-t-elle, agacée.

Ce fut cette phrase blessante qui retenti brusquement dans les oreilles de Ryan qui réimposa le précédent silence, clarifiant la voix féminine de l'annonciatrice. Les tintements des verres avaient cessé, rabaissant les quatre individus au mutisme. Kate balayait le *diner* d'un coup d'œil, soupçonnant l'intégralité des personnes sur lesquelles elle passait son regard verdâtre. Cependant, ses prunelles s'immobilisèrent lorsqu'elle remarqua un homme, accoutré exactement comme son compagnon. Elle ancrâ son sombre regard sur l'individu, pestant fallacieusement à l'égard de ce dernier. De toute façon, elle avait gagné.

- « Chers téléspectateurs, nous avons le plaisir de vous annoncer enfin la trouvaille des policiers, à propos du tueur qui rôde depuis quelques jours dans les rues de New-York, qui s'avère être « la ». Le K. tueuse signant ses victimes avec barbarie, gravant sur leur peau l'initiale de son prénom est enfin démasquée, plus connue sous le nom de *Kate Atkins*. »

D'après l'œuvre « Nighthawks » de Edward Hopper.

TEXTE 2 – Youness Ben Haddou

Nous sommes le 25 novembre 1942 à Manhattan dans l'État de New York aux Etats Unis d'Amérique. Une terrible série de meurtres vient perturber la tranquillité des habitants qui redoutent une nouvelle attaque les soirs de couvre-feu. La dernière victime en date n'est autre que la fille du juge Hawkins, l'une des personnalités les plus importantes de cet état. Hawkins a fait appel au meilleur inspecteur du pays afin d'arrêter l'auteur de cette série de meurtres. L'inspecteur Michael Forman commence donc son enquête pour établir le profil et le mode opératoire utilisé par le tueur. D'après le témoignage d'une personne présente sur la scène de crime, l'homme pourrait être élancé, aux cheveux bruns. Les indices récoltés d'après celle-ci nous montrent également que le meurtrier procède toujours de la même manière : il coince ses victimes, des femmes âgées entre vingt et trente ans, en les attaquant par l'arrière. Il se munit d'un fil et les étrangle puis les poignarde.

Grâce aux témoignages récoltés durant son enquête, un portrait robot a pu être établi, ce qui a pu amener l'inspecteur sur la piste du tueur. Il semblerait que le meurtrier soit dans le quartier de Brookling et qu'il frappera à nouveau dans la nuit . La stratégie de l'inspecteur était la suivante : utiliser une femme ressemblant aux victimes pour attirer le serial killer. Il se rendit donc avec sa complice chez Philises, le seul bar de Brookling autorisé à ouvrir après le couvre-feu. La femme passa sur la route, près d'un route étroite quand soudain...

D'après le tableau *Nighthawks* (Oiseau de nuit), d'Edward Hopper.

TEXTE 3 – Adil Yilmaz

Paul et Julie se rendirent dans un bar main dans la main pour leur premier rendez-vous, après y avoir passé un bon moment, un homme dans la trentaine vint leur faire une offre : « Bonsoir, nous vous offrons une place dans notre hôtel luxe 5 étoiles pour une réduction de 10%. » Paul et Julie acceptèrent et réservèrent une place dans une semaine.

Une semaine plus tard, Paul et Julie se rendirent là-bas. Arrivés là-bas, ils remarquèrent que c'était vide mais extrêmement luxueux et ignorèrent donc ce détail. Ils y rentrèrent, prirent leur clé et rentrèrent dans leur chambre pour y passer la nuit.

Ils se réveillèrent le lendemain à cause d'un bruit qui résonnait dans tout l'hôtel, ils se précipitèrent et sortirent de la chambre. Le couloir avait quelque peu changé.

Ils marchèrent et marchèrent mais arrivaient toujours au même endroit, mais par accident, Julie ouvrit une pièce menant à un balcon. Un homme moustachu, vêtu de noir et équipé d'un couteau les course. Au feu de l'action Paul saute et s'accroche à la fenêtre en tendant sa main vers Julie, mais apeuré, ne l'attrapa pas.

Paul s'enfuit en regardant le corps froid de son amour.

D'après *Nighthawks*, de Edward Hopper

TEXTE 4 – Ahya Lhilali

Il était un peu plus de minuit, un samedi soir à Paris et il y avait peu de monde dans les rues, très étrangement. Un bar cependant était encore ouvert. Il y restait quatre personnes dont un groupe de trois personnes qui se composait d'une femme nommée Julie, d'un homme nommé Ayoub et d'un autre répondant au nom d'Amir. Ils réfléchissaient à un plan pour nuire à leur ennemis qui leur avaient fait la pire des trahisons, soi disant . Cette trahison était en fait un mensonge monté de toutes pièces par Amir qui s'était disputé avec le reste des autres membres du groupe d'amis et n'avait pas supporté d'être le seul à être en tort. Les amis d'Amir étaient prêts à tout pour réussir à nuire à leurs « ennemis ». Il avait trouvé. Cela se déroulerait au lever du soleil car ils savaient que leurs futurs victimes dormaient ensemble cette nuit, afin d'éviter les accidents suite à la soirée arrosée qu'ils avaient passée ensemble. En attendant l'heure du crime, ils restaient dans le bar car par chance, celui-ci restait ouvert jusqu'à six heures du matin. Pour faire passer le temps, ils décidèrent de consommer, ce qui fit qu'au moment de passer à l'acte il étaient tous saouls.

Une fois arrivé devant le lieu désiré, ils réussirent à y pénétrer et commirent l'irréparable : tuer leurs ennemis à coup de couteau au lieu de les étouffer et s'enfuir. Ils sortirent très vite, tous très paniqués et décidèrent de rentrer chez Julie.

Une fois réveillés, ils réalisèrent vraiment la gravité du crime qu'ils avaient commis quelques heures avant grâce aux informations à la télévision. Un voisin les avait vu rentrer et sortir donc il avait alerté la police car pensait avoir vu le début d'un cambriolage , mais heureusement pour eux la police mit du temps à arriver.

Ils se concertèrent rapidement et décidèrent de fuir vers le sud du pays, en essayant d'échapper à la moindre voiture de police par peur des sanctions juridiques. Après avoir roulé cinq heures d'affilée sans s'arrêter, ils décidèrent de faire une pause dans une forêt au milieu de nulle part. Une fois bien reposés, ils décidèrent de reprendre la route. Après avoir roulé cinq minutes, les fugitifs tombèrent nez à nez avec les gendarmes qui leur demandèrent de se mettre sur le bas côté pour contrôler les papiers du véhicule. La bande d'amis stressée et apeurée sortit de la voiture.

Heureusement pour eux, les gendarmes ne les arrêtèrent pas le crime, ni pour la voiture. Tout était en règle.

Stupéfaits, ils reprirent vite la route pour être sûrs de ne plus les croiser. Après les avoir semés, ils parlant du coup de chance qu'ils avaient vécu, ils entendirent et virent u même moment une dizaine de camions et de voitures de police qui les visaient avec un pistolet et leur demandaient de couper le contact de la voiture. Une fois sortis, ils furent menottés et emmenés au poste de police séparément.

La procédure commence : ils sont interrogés tous un par un . Une fois entendu, ils furent mis en prison en attendant leur jugement.

On a su grâce aux journaux qu'ils ont tous écopé de la même peine et on a également su grâce ces mêmes journaux que l'un d'entre eux s'était suicidé car il n'arrivait plus à supporter les conditions déplorables de la vie en prison.

D'après le tableau *Nighthawks* (Oiseau de nuit), d'Edward Hopper.

TEXTE 5 – Rania Benkheriss

Bal au Moulin

- N'est-il pas légitime de rêver d'un peu de bonheur ?

C'est la question que se posait Lily en s'en allant de chez elle après une énième querelle avec sa mère. Tout en s'éloignant, elle croisa le regard de son frère cadet Paul. Il avait de beaux cheveux blonds, des yeux bleu ciel, et il était tout le contraire de Lily.

Après avoir quitté sa demeure, et avoir croisé son jeune frère, elle ne savait pas vraiment où elle allait mais elle s'en fichait. Ce qui comptait pour elle, c'était de partir le plus possible de ce qu'elle considérait comme un enfer. Toujours dans ses pensées, elle percuta un jeune homme qui tomba sous l'impact. La jeune fille allait s'excuser avant de s'attarder sur le physique de ce jeune inconnu. Son costume lui allait parfaitement et sa cravate pourpre allait bien avec son teint.

- Euh, excusez-moi Monsieur, j'étais dans mes pensées !
- Ce n'est rien.
- Désolée !
- Je comptais me rendre à une petite fête...
- Oh !
- Ce n'est rien, de toute façon, je n'ai même pas de cavalière.

Le regard de Lily s'illumina après qu'il finit sa phrase.

- Je sais que l'on ne se connaît pas... mais j'aimerais y assister avec vous !
- Euh...

Son regard dévia sur la vieille chemise que portait Lily en guise de robe.

- Ah oui, c'est vrai, ma tenue ! Ce n'est rien. Quand votre fête débute-t-elle ?
- Dans deux heures à peu près.
- Parfait ! Rejoignons-nous ici dans une heure.
- Ok, mais comment vous appelez-vous ?
- Et vous, puis-je connaître votre nom ?
- Ben, Ben Jenkins.

1 heure plus tard.

- Rebonjour, mon cher Ben !
- Rebonjour Lily.
- Alors ? dit-elle en tournant sur elle-même.
- Parfaite !

Au bal :

- M'accorderiez-vous cette danse ?
- Avec plaisir !
- C'était mon rêve. Merci de l'avoir réalisé.

D'après *Bal au moulin de la Galette*, d'Auguste Renoir.

TEXTE 6 – Amina Rezzouki

C'était un mardi soir. J'avais décidé d'aller au bar du coin comme à mon habitude. Ce bar était une chaîne qui avait pour habitude de faire déplacer ses employés par manque de personnel, disait-on. Quand j'y suis arrivé, j'ai remarqué d'abord que les personnes qui travaillaient d'habitude au bar n'y étaient pas mais je n'y ai pas prêté attention. J'avais souvent l'habitude de prendre une bière mais ce jour-là je n'en avais pas envie. J'ai donc opté pour un petit jus d'orange. Je suis parti m'asseoir en lisant mon journal .

Par la suite je suis tombé malade pendant une semaine, ce qui signifie que je ne suis plus retourné au bar. Cela m'avais manqué d'ailleurs.

Après une semaine, j'y retourne mais je le trouve fermé à trois endroits différents. Avec de la colère, je décide donc de rentrer chez moi. Je récupère mon courrier et rentre.

Arrivé chez moi, je regarde les journaux quand un parmi eux m'a interpellé. Je le prends et je me mets à le lire. Il y avait écrit que le fameux bar était fermé car plusieurs corps avaient été retrouvés les congélateurs ainsi qu'une liste des prochaines victimes avec les moindres détails sur leur vie. J'étais stupéfait mais je passai à autre chose. J'ouvre une lettre qui m'avait été envoyée par la police et je découvre que je suis la prochaine victime. J'étais sous le choc et partis directement au poste de police. Lorsque j'y suis arrivé , j'ai dû attendre trois heures avant d'être pris en charge. Ils m'ont dit qu'ils n'avaient aucune idée de qui pouvait être l'auteur de la lettre car le propriétaire du bar était mort également. Je leur demandai si l'auteur ou les auteurs de ce crime pouvait être celui ou ceux de mardi dernier. Ils auraient quitté la ville et seraient actuellement en cavale.

Après cette information, j'ai décidé de quitter le pays et je ne suis plus jamais revenu, par peur qu'ils me retrouvent et me tuent...

D'après le tableau *Nighthawks* (Oiseau de nuit), d'Edward Hopper.

TEXTE 7 – Sara Azzouz

SOUS INFLUENCE.

Vous êtes-vous déjà demandé comment serait votre vie si vous aviez pris d'autres décisions ? Ou alors, souhaiteriez-vous retourner dans le passé et les changer pour de bon ? C'était ce genre de question que je me posais souvent. Les raisons étaient diverses mais toutes en lien. Les décisions sont fatales et irréversibles, elles vous rattrapent dans des situations d'inconfort, de faiblesse et de solitude.

Dès mon enfance, ma situation familiale était précaire. Une mère absente et un père perdu. Mes sœurs étaient mes seuls points de repère. Elles ont toujours été là malgré les souffrances qu'elles ont dû endurer. Mais je ne leur facilitais pas la vie. Durant mes années de collège, les adultes de l'établissement devaient appeler mes sœurs pour leur demander de me chercher. « Futeur de trouble ». Elles ont passé des nuits à me faire la morale, chaque jour une histoire. Elles avaient raison, j'avais tort. J'habitais une rue pauvre du quartier de mon pays, la plus mal vue qu'on pourrait imaginer. Tous les jours, des coups de feu et des sirènes retentissaient. Mais c'était devenu une habitude. De la maternelle à la terminale, je devais traverser cette route qu'on appelait « Dead Zone ». Au même le lever du jour, les coups de feu étaient nos réveils.

Au lycée, mes notes étaient trop basses. « Incompétent », « perturbateur », « violent ». On me convoquait souvent dans le bureau du proviseur en me demandant ce qui se passait. Je ne pouvais pas leur dire que les assistants sociaux frappaient tous les jours à ma porte. Que tard le soir, la police appelait chez moi pour me demander de récupérer mes sœurs complètement ivres et dénudées. Que les amendes, impôts et avis d'expulsions remplissaient ma boîte aux lettres. Je m'étais interdit de donner ses excuses :

- « Lakestone, expliquez-moi s'il vous plaît, commença le proviseur.
- De quoi ? continuais-je.
- Cette situation prend trop d'ampleur dans l'établissement et même vos professeurs demandent votre expulsion du lycée.
- Et donc ?
- Vous ne comprenez vraiment rien, termina l'adulte. »

Bien sûr, je comprenais, mais ce sont eux qui ne connaissent pas l'entière de notre situation. Les rumeurs se propageaient du mauvais sens. Il n'y avait personne pour me défendre. C'était moi contre le monde.

Mes années de lycée comme vous avez pu le deviner ont été dures. Pour me vider la tête, j'ai eu probablement la pire idée qui m'est venue.

La drogue.

La drogue était mon seul remède. La drogue était mon compagnon de vie. Elle m'a aidé dans des centaines de situations. Elle m'apaisait et m'aidait à m'échapper de tout. Il n'y avait qu'elle pour me comprendre.

J'ai appris son existence lorsque je surpris mon père en posséder dans sa chambre. Il s'enfermait tous les jours pour pouvoir y goûter sans se faire attraper. Les fenêtres baissées, il faisait tout noir là-bas. J'y ai surpris mon père en essayant d'échapper à mes sœurs. Cette nuit était violente. Ce jour-là, j'ai essayé de trouver un petit travail à côté du lycée. On était pauvre et les seuls revenus qu'on touchait étaient ceux de mes sœurs. Chaque soir elle revenait à la maison avec des liasses de billets. Le soir, j'essayais de les raisonner sur le fait que faire les prostituées ne nous aidait pas :

- « Vous comprenez ce que je dis ou pas. Je ne veux pas de votre argent sale !" criais-je à ma sœur aînée, Lory.

- TU VEUX TE RETROUVER A LA RUE OU PAS, HEIN. ON N'A PAS LE CHOIX NOAH, C'EST COMME ÇA ET POINT, cracha-t-elle.

- Noah, soit tu coopères en fermant ta pauvre bouche où on te le fait comprendre d'une autre manière ? ria mon autre sœur Lia.

- SI MAMAN ETAIT LA ELLE... ELLE... dis-je en sanglotant. »
Je n'en pouvais plus.

À la maison, les disputes étaient une routine et je me décidai à m'enfuir chez mon ami, Jacob. Nous nous sommes rencontrés dans un bar-restaurant au nom de Phillies de la onzième rue le jour de mes dix-huit ans. Je célébrai mon anniversaire tranquillement en buvant des verres d'alcool. Je pensais à ma mère. Elle me manquait terriblement. Je ne l'ai vue qu'en photo. Mes sœurs me montraient plus jeunes leurs anniversaires en famille avant que je naisse. J'étais envieux. Pourquoi elles et pas moi ? Un homme s'approcha de moi en me réveillant de mes pensées :

- « Bonsoir, souriait l'homme en s'asseyant à côté de moi.
- Euh, oui bonsoir, répondis-je en bégayant.
- Vous étiez perdu dans vos pensées non ?
- Oh, oui. Disons que je suis un peu fatigué.
- Je comprends oui, comment vous appelez vous ?
- Ne me vouvoyez pas, moi c'est Noah. »

Nous avons continué à parler de longues heures. Nous nous sommes trouvés des points communs. Une pauvre enfance, une famille dissipée, addictions aux drogues et j'en passe. Pour la première fois je m'étais trouvé un ami, un vrai.

Chez Jacob, je me sentais de moins en moins en sécurité. Le temps passait et la police nous soupçonnait de trafics.

Cela faisait dix ans que je m'étais réfugié chez lui. Je passais mon temps à m'intoxiquer avec mon ami. Plusieurs fois la nuit j'essayais de le raisonner que faire une overdose n'est pas « une victoire » selon lui :

- Jacob ! Si tu continues comme ça on se fera arrêter et je n'ai vraiment pas envie de faire de la taule.

- Relax, Noah. Ils pourront rien faire.

- Tu t'entends parler ou pas là ?

-Absolument. Notre issue de secours c'est l'overdose mec ! On sera mort et puis quoi, ils mettront nos cadavres en taule ? Haha !

J'essayais de le comprendre mais lui ne comprenait pas la situation.

« Tu ne comprends vraiment rien ». Ce souvenir me rongea l'esprit toute la nuit.

Douze décembre 2007, vingt-trois heures quarante-huit. Cette date restera gravée dans ma mémoire. Alors que Jacob et moi fumions une quantité extravagante d'herbes, mon meilleur ami se mit à bouger dans tous les sens. Quelques minutes plus tard, il mourut d'overdose. Ma vue se brouilla, mes larmes embuaient ma vue. Mon ami est mort sous mes yeux. Pris de panique, je ne fis rien. Lâche que j'étais, je pris toutes mes affaires et m'enfuyais de chez lui. Avant de quitter la maison, je pris le téléphone fixe et composai le numéro d'urgence. Je laissais le téléphone tomber au sol. Avant de traverser le seuil de la porte je murmurais d'une voix faible :

« Adieu, Jacob. »

J'essayais de trouver un abri pour la nuit. Je courrais en cherchant de l'aide. Mais, qui voudrait m'aider ? Pourquoi suis-je là ? Pourquoi ne suis-je pas auprès de mon ami ? Qui viendra l'aider ? Qui sera là le jour de son enterrement ? Il n'a pas de famille mais saurais-je le retrouver ? Et les policiers seront présents et me suspecteront... Le noir complet. Je sentis ma tête se fracasser contre le sol.

« Maman... », murmurai-je avant ma fin.

Je me réveillais dans une chambre blanche. Les lumières vives éblouirent mes yeux. J'essayais de me relever mais cela m'était impossible, ma tête me faisait atrocement mal. Après que mes yeux ont pu s'habituer à la forte lumière de la pièce, je me rendis compte que j'étais dans un hôpital. Je portais une blouse blanche et un bracelet contenant mes informations : Noah Lakestone, trente-deux ans, vingt-six février mille neuf cent quatre-vingt dix.

Je sentis des pas se rapprocher de ma chambre. Les murmures se rapprochèrent de plus en plus. J'espérais que les individus étaient venus pour moi. Je priais leurs venue et ma prière se fit entendre :

- « Bien le bonjour Lakestone, j'espère que vous allez bien, commença une jeune femme dans une tenue de médecin.

Je ne répondis pas, je n'arrivais pas à ouvrir ma bouche.

- Docteur, le patient n'arrive pas à parler, continua un jeune homme, j'en déduis que c'était probablement un stagiaire.

- C'est normal, ramène-moi la seringue avec l'étiquette jaune s'il te plaît, rajouta la femme. »

Le stagiaire s'exécuta et encore une fois, le noir couvrit ma vue.

Deux ans se sont écoulés. J'étais plongé dans un coma depuis deux ans. Les médecins m'ont expliqué mon état de santé mais je ne comprenais rien. Je ne voulais vraiment pas savoir. Mais heureusement que ce chapitre de ma vie est passé. À présent, je suis dans « une cure collective ». Un groupe de personnes se réunit pour un même objectif : Échapper au triste pouvoir de la drogue. On se réunissait tous les samedis à dix-huit heures. On racontait nos histoires et on s'encourageait pour entreprendre une nouvelle vie. J'y ai rencontré une vieille dame âgée de quatre-vingt-six ans. Nous nous sommes liés d'amitié. Je la considérais comme ma mère. Elle s'appelait Scarlett. Je l'invitais souvent à dîner au restaurant-bar Phillies de la onzième rue. Le même où j'ai rencontré Jacob. On se racontait nos parcours qui nous ont menés jusqu'ici. Elle s'est enfuie de chez elle en laissant ses enfants seuls pour un homme qui la battait et la faisait souffrir. Elle regrette cette décision. Comme moi qui regrette de m'être plongé dans la drogue. Pourquoi ai-je fait ça ? Pourquoi suis-je parti ? Comment vont mes sœurs ? Elles me manquent tellement. Maman. Où-es-tu passé ?

Ma vue s'embuait et Scarlett le remarqua :

- « Que se passe-t-il mon chou ? dit-elle d'un ton inquiet.

- Ma mère... sanglotais-je.

- Mon pauvre, ton histoire est vraiment triste. Mais voyons, le passé reste du passé, il faut pouvoir tourner la page.

- Comment faire alors que ma mère, ma tendre mère, à laquelle je rêve chaque jour est l'unique chose que j'espère voir ?

- Ne sombre pas dans des pensées pareilles, ne vois-tu pas à quel point mes enfants me manquent aussi ? J'y ai beau passé du temps à les chercher et l'univers vient tout juste de me répondre, à cet instant même... »

D'après l'œuvre *Nighthawks* d'Edward Hopper.

TEXTE 8 – Aya Bounsir

Aujourd'hui est un jour spécial. Pourquoi ? Parce que c'est la fête des moissons. C'est une fête qui est organisée au printemps, c'est la saison où les fleurs de cerisier éclosent. Ça a lieu cet après-midi. Je me lève, fais ma toilette, m'habille puis me rends à ce lieu.

Arrivé là-bas, je me rends directement au stand des livres. J'adore lire ! Je choisis mon livre pour ensuite le payer mais au moment où j'allai le faire, j'entendis un cri strident. Je me retourne et mes yeux s'écarquillent. Je vois une femme au sol qui se fait poignarder. On ne voyait pas si l'assassin était un homme ou une femme car sa silhouette était vêtue d'une sorte de cagoule noir qui cachait son visage et d'une tenue totalement noire. Les personnes autour n'osent même pas bouger un poil. J'ose alors intervenir. Je cours en direction du poignardeur, me jette sur lui puis essaye de saisir son arme blanche. J'essaie tant bien que mal de lui prendre mais il n'arrête pas de se débattre. Quelqu'un arriva pour m'aider et on réussit à le saisir. On l'attache pendant que la police et l'ambulance arrivent. L'homme qui m'a aidé m'aide à me relever. Je m'essuie puis j'entends tout à coup des clappements de main. Je me retourne et je vois tous ces gens en train d'applaudir. Ils m'applaudissent. Je deviens rouge de honte de cette situation. Je me retourne vers l'homme puis lui dis :

- Merci beaucoup de m'avoir aidé, dis-je en m'inclinant.
- Mais de rien, c'est normal.

Je lui souris et il me sourit en retour. La police et l'ambulance arrivent alors sur place. La police saisit l'homme et l'ambulance la femme.

- Comment t'appelles-tu ?
- Ruby, Ruby Marwen, et toi ?
- Asher, Asher Brandon.
- Enchanté Asher.
- De même Ruby. Dis, est-ce que tu as un cavalier pour ce soir ?

Ah oui, c'est vrai, j'ai oublié de vous le dire. Ce soir est organisé un bal spécialement à ce jour. Mais pour y accéder il faut u cavalier.

- Ah non, je ne suis pas spécialement intéressé par ce genre de choses.
- Pourquoi pas, ce sera ta façon de me remercier.
- Alors c'est d'accord, après tout pour quoi pas.
- Bien rendez-vous ce soir à 19h30, sans faute d'accord.
- Compris, à ce soir.

Je pris mes affaires puis continuai mes achats.

Le soir je me trouvai devant dans la salle de bal, attendant mon cher et gentil cavalier. Je me suis vêtue d'une robe verte en soie emplie de paillettes, avec des talons noirs. Je vois Asher de loin venir à ma rencontre, lui était en ensemble un peu doré, très sombre, par-dessus-une chemise noire en soie avec des chaussures noires.

- Tu es magnifique
- Merci beaucoup, toi aussi.

On rentra dans la salle et elle était tout simplement magnifique. On dansa puis arriva le feu d'artifice. On profita de ce moment incroyable puis on rentra chez nous.

3 jours plus tard on se recroise dans un café et faisons plus ample connaissance. Quelques temps plus tard, nous emménageons ensemble, puis nous avons des enfants.

D'après *Bal au moulin de la Galette*, d'Auguste Renoir.

TEXTE 9 – Marwa Hassina

Le dix-sept juillet 1818 à Étretat

Chère Josiane,

Dès que je t'ai vue dans l'annonce des passagers à bord de ce bateau, j'ai eu ce mauvais présentiment ; je suis donc allé regarder cette affiche qui, je ne le savais pas encore, allait changer toute ma vie.

Je commençais à lire et c'est là que je compris ce qui t'était arrivé.

Tu n'avais pas fugué, comme tous les autres le pensaient, non tu avais pris un bateau pour la retrouver, la raison de ton chagrin.

Chaque jour, j'essayais de faire comme si de rien n'était mais je ne faisais que fuir la vérité.

Elle t'avait abandonnée.

Quand je commençais à me dire que tu reviendrais, je vis ces mots qui à jamais resteront gravés dans ma mémoire :

AUCUN SURVIVANT.

Mon sang se glaça dans mes veines. Plus bas était écrit :

« Le bateau de la célèbre ligne maritime française a coulé à environ 25 kilomètres du rivage. L'accident est dû à une bonbonne de gaz qui aurait explosé et asphyxié l'équipage. Les quelques passagers qui auraient survécu embarquèrent sur un radeau de fortune durant 2 mois. »

C'était un spectacle morbide qui s'offrait aux passagers.

Un des passagers nous raconta :

« Au début tout allait bien, mais c'est après deux semaines que les choses ont commencé à se gâter. Les corps inertes jonchaient le sol, le sang coulait à flot, les os servaient de matériel pour construire de petites tours afin de nous divertir, les cris et les pleurs des femmes, des vieillards et des enfants se faisaient entendre. Les gens se nourrissaient de la chair de leurs semblables. Les enfants étaient jetés à l'eau devant le regard détruit de leur mère sous prétexte qu'il n'y avait pas assez de place et plein d'autres horreurs... »

Notre seul témoin succomba aux infections de ses multiples blessures quelques heures plus tard.

Il n'y avait désormais plus aucun survivant.

En dessous se trouvait les photographies des passagers du radeau.

Ma petite Josiane tu avais entrepris ce périlleux voyage au péril de ta vie, mais je pense que le temps est venu de tout t'expliquer.

Lors de ta naissance, ta mère ne s'est pas sentie prête pour garder un enfant : à son jeune âge, elle nous a donc abandonnés toi et moi. Avant de partir, elle m'avait dit de ne rien te dire car elle ne souhaitait pas que tu sois au courant de son existence étant donné qu'elle n'a pas voulu de toi dans sa vie.

Mais voilà.

Ton père qui t'aime.

D'après l'œuvre *Le Radeau de la Méduse*, Théodore Géricault